

Les blessés répondaient de tous les coins aux demandes du prêtre avec cette ferveur mélancolique des souffrants qui veulent être consolés. Ils oubliaient de se plaindre ; ils ne songeaient maintenant qu'à prier. Au moment de l'élévation, l'aumônier tint la large hostie blanche perdue dans les ténèbres au-dessus de sa tête ; mais quand ses deux mains fermées redescendirent dans la lueur des maigres cierges de l'autel, d'entre leurs doigts s'échappèrent des scintillements ; dans l'une l'abbé serrait la croix d'honneur de Marc ; dans l'autre son crucifix d'argent de la nuit de Noël qu'il avait religieusement conservé. En tendant vers le ciel ces deux symboles de gloire et de charité, il semblait vouloir implorer mieux pour son frère la bénédiction et le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Marc communia. Jean tremblait d'émotion et une larme du prêtre tomba sur la sainte hostie.

Sa messe terminée, les deux frères s'embrassèrent avec un affectueux élan. Le ciel et la terre s'étaient réunis dans cette douce étreinte, et la mort comme la vie ne pouvaient plus séparer ces pieuses et nobles âmes.

Au point du jour, le lieutenant se réveilla moins faible ; le chirurgien paria à jeu sûr pour la guérison. Le régiment évacua la village et l'ambulance fut dirigée sur la ville la plus voisine. Grâce au dévouement de l'abbé, à ses prières ferventes et aux mille soins dont il entoura son cher blessé, Marc avait pu, deux semaines après, regagner le toit natal et il entra en convalescence sous les baisers de ses bons parents. Le père et la mère pleuraient encore, mais de bonheur et de reconnaissance. Jean a sauvé notre fils, murmu-

rait doucement la mère ; je savais bien que, par lui, Dieu bénirait et nous conserverait notre enfant. Oh ! comme nous allons continuer nos ardentes prières afin que Dieu nous conserve notre second fils et le préserve de tout danger durant cette terrible guerre. L'abbé Jean Chanterose resta infatigable et intrépide sur les champs de bataille jusqu'à la conclusion de la paix. Puis, après avoir couru embrasser sa chère famille adoptive qui versait des larmes de reconnaissance et d'amour sur ses deux mains, et avoir admiré à son aise cette superbe croix d'honneur si vaillamment gagnée, il reprit humblement et simplement le sentier de sa vicairie de la montagne, sous les sapins.

Marc, complètement guéri de ses blessures, rejoignit bientôt, capitaine en titre cette fois, les débris de son héroïque compagnie.

Les deux frères s'aiment toujours, davantage peut-être et tous les ans, à Noël, ils se retrouvent chez leurs bons parents.

Dieu a béni cette fraternité de la charité. Heureux les favorisés de ce monde, s'ils savent comprendre qu'ils sont les frères aînés des pauvres et des souffrants.

Le petit Jésus était bien venu lui-même en cette nuit de Noël, comme le voulait Marc le bon riche, comme le désirait Jean, le pauvre ramoneur. Il avait apporté, présages de l'avenir, dans leurs mignons souliers d'enfants, les présents destinés aux hommes faits : à Marc, la glorieuse croix de soldat ; à Jean, la croix sainte du prêtre.

ARTHUR LOTH.

QUESTION BIEN DIFFICILE

"LA LIBERTÉ DES MERS"

BEAUCOUP de gens en parlent qui feraient mieux de commencer par la comprendre. Ce qui ne les exempterait pas de considérer à quelle fin pratique ils se prononcent si aisément contre l'Angleterre sur cette question.

Nous avertissons loyalement nos lecteurs qu'ils ne trouveront pas la solution de ce difficile problème dans cet article, et cet avertissement ne coûte aucun effort héroïque à notre modestie. Nous voulons simplement signaler à nos savants confrères quelques points non suffisamment élucidés de la question pour qu'ils y projettent l'abondance de leurs lumières.

Bien entendu, autre aveu qui ne nous coûte guère, nous ne venons pas ici indiquer aux membres de la conférence de la paix ni au gouvernement britannique comment il leur faut, sans tarder, désarmer la grande flotte qui vient de sauver, pour une part glorieuse, la liberté du monde, changer les dreadnoughts en cargo et les torpilleurs en bateaux de pêche.

C'est une question très complexe que celle de la liberté des mers, une question si complexe qu'elle est mêlée à beaucoup d'autres et que sa solution ne peut-être obtenue sans résoudre en même temps beaucoup d'autres questions qui ne sont pas simples ni faciles, excepté pour certains journalistes.

Et d'abord une première distinction des deux aspects du problème. S'agit-il de la liberté des mers en temps de paix ou de la liberté des mers en temps de guerre ?

Les Allemands, qui ont été les premiers, avant M. Wilson, à réclamer cette liberté, l'entendaient bien de la liberté des mers en temps de guerre. Ils réclamaient cette liberté pour se libérer du blocus où les enfermait (heureusement pour nous et pour le monde civilisé) la puissante marine anglaise.

En temps de paix, la liberté des mers était assez exempte de toute contrainte pour que personne ne songeât à la réclamer. Les allemands, comme toutes